

LIONEL ESPARZA



EN AVANT LA MUSIQUE !

STRAVINSKY

ÉQUATEURS





*En avant la musique!*

STRAVINSKY

Du même auteur

*L'Esprit du poker*, Zones, 2014.

*La Discothèque idéale de France Musique*, Gründ, 2020.

*Le Génie des modernes. La musique au défi du XXI<sup>e</sup> siècle*, Premières Loges, 2021.

Lionel Esparza

*En avant la musique!*

**STRAVINSKY**

ÉQUATEURS FRANCE MUSIQUE

ISBN: 978-2-3828-4285-0.

Dépôt légal: avril 2022.

© Équateurs – Humensis / France Musique, 2022.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

## Stravinsky superstar

**O**N ne peut se représenter aujourd'hui quel événement a été la mort d'Igor Stravinsky. À peine annoncée, le matin du 6 avril 1971, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans les rédactions. En quelques heures, tous les journaux, radios et télévisions du monde s'en font l'écho : articles, hommages, nécrologies et reportages commencent à pleuvoir. Pendant que les familles du musicien, étrangement recomposées, se déchirent autour des héritages (le sonnante-trébuchant, le symbolique et le spirituel), les autorités russes et américaines se battent pour savoir où doit reposer ce génie né russe mais mort américain. Entre les deux surpuissances, sa veuve, Vera, aura le dernier mot et imposera, selon les volontés du défunt, la modeste et prestigieuse île-cimetière de Venise, San Michele. C'est là que Stravinsky sera inhumé, le 14 avril, au terme de funérailles

somptueuses retransmises par les caméras du monde entier.

L'honnête homme de 2022 serait bien en peine de mentionner (mais qui aurait l'idée saugrenue de le lui demander !) le nom d'un compositeur de musique savante vivant ; en 1971, tout le monde connaît Stravinsky. Un artiste emblématique, le plus grand compositeur du xx<sup>e</sup> siècle peut-être ; une célébrité mondaine aussi – un *people*, comme on ne disait pas encore –, proche de tout le gotha international, de Cocteau à Mussolini, de Picasso à Khrouchtchev, de Chaplin au pape Jean XXIII. Un créateur aux mille visages, aux mille vies, l'amant de Coco Chanel mais aussi, disent certains, manifestement mal renseignés, du fabuleux créateur des Ballets russes, Serge Diaghilev ; l'auteur de chefs-d'œuvre immortels, parmi lesquels *L'Oiseau de feu* (passé au répertoire de tous les orchestres), *Petrouchka* (devenu un classique du xx<sup>e</sup> siècle), et surtout *Le Sacre du printemps*. Véritable bombe dans le ciel de l'art européen, ce *Sacre* qui a offusqué le Tout-Paris en 1913 non seulement cristallise le sulfureux et le pétulant du personnage, mais résume à lui seul la grande geste moderne : l'incompréhension, le scandale, les huées ; et puis soudain l'évidence d'une nou-



veauté absolue, le chemin ouvert vers l'avenir, la révolution faite œuvre...

En ce triste mois d'avril, les colonnes des journaux regorgent d'anecdotes, de portraits, de lignes biographiques tentant de raconter ces mille existences. Jamais tout à fait justes ni véridiques. Après tout, Stravinsky lui-même a passé sa vie à se raconter, à se magnifier, à se réinventer. menteur? Un peu. Affabulateur? Parfois. Dissimulateur? Beaucoup. Assurément créateur à la fois méticuleux et fantasque d'une légende dont il a voulu fixer les thèmes et maîtriser le ton.

L'homme n'est pourtant pas sans zones d'ombre. Alcoolique invétéré mais particulièrement résistant (il fut un gros consommateur de champagne avant de passer au whisky), avare jusqu'à la pingrerie, opportuniste, intéressé, sans vergogne même, oubliant les amis les plus chers quand ils ont fini d'être utiles, reniant sur le tard ses enfants (en continuant, il est vrai, à les entretenir confortablement). On le voit parfois insensible, sec, persifleur, au besoin franchement méchant, infidèle en amour autant qu'en amitié. Avant de rencontrer la femme de sa vie, il a longtemps été, avec celle que l'existence semble lui avoir imposée, un petit tyran domestique. Il va sans dire que tous

ces défauts, latents dans ses jeunes années, ne se sont pas arrangés avec l'âge... Mais on le découvre aussi, et parfois dans le même moment, généreux, curieux, ouvert, fin, supérieurement intelligent (du genre qui ne s'embarrasse ni de pensées inutiles ni d'états d'âme superflus); polyglotte ultra-doué, hautement cultivé, et dans les domaines les plus improbables, comprenant tout avec une acuité saisissante; travailleur et dévoué pour sa famille; d'un commerce facile, gai, drôle, fêtard impénitent, souvent très joyeux compagnon. Durant ses années parisiennes, il a reçu chez lui, logé, nourri, entretenu même une myriade de proches, amis et réfugiés russes plus ou moins parasites avec un désintéressement total et une hospitalité sincère. Bref: suffisamment de visages différents, voire incompatibles, pour intriguer l'avenir.

Sous l'angle des paradoxes, rien de plus significatif sans doute que son rapport au religieux. Profondément croyant – mais d'une foi brute, absolue, ne souffrant aucune discussion, la foi du charbonnier –, fasciné par la papauté, sa pompe et ses ferveurs, il dut assez souvent accorder cet engagement inconditionnel avec une existence et des mœurs assez libres. On en verra passer quelques exemples, mais formulons dès à présent la leçon existentielle de Stravinsky (leçon complexe, sans

doute peu recommandable, mais qui fait la singularité de sa vie): il n'y a pas à choisir entre les différentes existences s'offrant à nous, même les plus inconciliables. On peut tout prendre, tout accepter, tout accueillir. Et si ça coince avec la morale, notre conscience ou notre inconscient, il y a toujours un moyen de s'arranger.

Osons un rapprochement: Stravinsky fut aussi ogresque, multiple, incompréhensible et insaisissable que le personnage inventé par Orson Welles dans *Citizen Kane*, aussi caractériel et impayable que le fictif magnat de la presse. Son Xanadu, ce fut l'histoire de la musique elle-même, cet immense musée-hangar où l'humanité entière a enfermé ses souvenirs. Igor fut la version artiste de Charles Forster Kane – avec il est vrai une propension nettement plus forte au second degré...

S'il y a un Rosebud dans sa vie (cette secrète blessure que l'homme laisse dormir en lui et qui se consume à sa mort), c'est du côté de sa Russie natale qu'il faudrait sans doute le chercher. Il ne faut jamais oublier en effet qu'Igor a été, à sa manière, un Russe blanc. Lorsque éclate en 1917 la révolution bolchevique, il a trente-cinq ans. L'essentiel de sa carrière s'est fait en France, à Paris, autour de la compagnie de Diaghilev. Mais toute

sa vie passée demeure en Russie: une partie de sa famille, ses biens immobiliers, pas nombreux mais auxquels il tient d'autant plus qu'ils le relient à son enfance, son éditeur, et toute l'organisation logistique et financière de son activité de musicien.

Avec la confiscation et la nationalisation des biens privés des ressortissants russes, il n'est pas seulement forcé à l'exil: du jour au lendemain, il perd tout. Ses propriétés, ses droits d'auteur, l'argent durement gagné, et jusqu'à la possibilité même de rentrer au pays (il a beau n'avoir jamais été sentimental, il y tenait tout de même, à la mère Russie). Il se voit privé de tout son passé. Cela ne pardonne pas les bassesses futures, mais explique tout de même que ce grand voyageur, cosmopolite et aventurier par nature, ait fini par faire de l'oubli une condition de sa survie. S'il faut tourner la page, autant le faire résolument, rapidement, définitivement. Et puis comment reprocher son avarice, même pathologique, à celui qui un jour a tout perdu? Comment s'étonner que se replie sur ses proches, comme sur un clan hermétique, celui qui un beau jour s'est trouvé coupé de ses racines et de ses sources?

Avec une incroyable force de caractère, Stravinsky s'est relevé de toutes les pertes, de toutes les

trahisons, de tous les exils. Bien sûr, ces traumatismes ont laissé des traces, accentué des traits de caractère qu'un autre destin aurait fait autrement évoluer. Mais si le personnage est à nul autre pareil, c'est aussi parce qu'il est ce décoiffant maelström d'excès, de drôlerie, de sécheresse, de clairvoyance, d'addictions, de fantaisie, de superficialité, d'opportunisme, traits de caractère qui ont tous en commun une vitalité surhumaine et un appétit à peine à la mesure du monde. Et s'il nous fascine, c'est aussi pour ces anecdotes où on le voit, ici improviser une énorme bataille de polochons dans le palais d'un prince persan, là arriver tellement ivre à une cérémonie en son honneur que ses hôtes doivent l'écourter – ses hôtes n'étant rien moins que le président des États-Unis et son épouse !

Traumatisme tardif du parcours stravinskien, la Révolution russe permet aussi de préciser sa place et ses dimensions dans l'histoire de la musique. Pour résumer, Stravinsky a été une sorte d'agent double de la modernité. Né en 1882, au cœur de la grande culture russo-européenne du XIX<sup>e</sup> siècle (le monde de Tchaïkovski, de Dostoïevski et de Tolstoï), il a semblé créer de toutes pièces une nouveauté absolue qui, en réalité, n'était que le développement, implacable certes, mais au fond logique et rigoureux, d'une tradition poussée dans

ses derniers retranchements. Puis il est délibérément parti en voyage (on pourrait dire en pèlerinage) dans le passé de la musique, embrassant tout ce passé tantôt avec insouciance, tantôt avec passion, allant puiser dans les œuvres léguées par l'histoire un matériau possiblement infini, transformant cette histoire en un réservoir inépuisable pour nourrir son œuvre et renouveler le présent. Sa période dite « néoclassique » – qu'il faudrait mettre au pluriel tant elle a connu de développements différents – est parfois méprisée; on la considère comme moins inspirée, moins exceptionnelle que celle des Ballets russes. C'est très injuste, d'autant que tous les avatars nés des métamorphoses de Stravinsky (et ils furent nombreux!) produisirent leurs chefs-d'œuvre et leurs pensums. Surtout, il faut la mettre en parallèle avec un fait fondamental: notre compositeur a vu naître le disque, il a assisté à sa longue évolution, il y a même participé en gravant, comme chef d'orchestre ou comme superviseur, la totalité de son œuvre. Il est l'exact contemporain de cet outil formidable grâce auquel l'homme a pu non seulement fixer des sons par nature fugitifs, pour la première fois les conserver et les reproduire à volonté, mais par-dessus tout, à terme, constituer la bibliothèque exhaustive de ce que l'humanité a musicalement inventé. En cela, il incarne un moment crucial de l'histoire humaine,

et pas seulement de l'histoire de la culture, un moment dont nous avons une conscience d'autant plus diffuse que nous le vivons encore.

Stravinsky, c'est enfin la traversée d'un siècle fou, le xx<sup>e</sup>, siècle des découvertes les plus sidérantes et des plus innommables désastres. De Saint-Pétersbourg à Hollywood en passant par Paris et la Suisse (pour ne citer que des lieux où il a durablement séjourné), à travers deux guerres mondiales qu'il n'a pas faites armes à la main mais que ses œuvres font résonner tragiquement, il a tout vu, tout capté, tout saisi et tout redonné des cahots de l'histoire en marche – quoique sous des formes tellement cryptées qu'on pourrait croire sa musique déliée de toute actualité. Comme C.F. Kane, une fois encore, on l'a vu poser aux côtés des grands de ce monde, s'acoquiner avec des tyrans, s'accommoder des affres de la politique internationale avec un pragmatisme scepticisme, protégeant jalousement son travail mais s'exposant lui-même sans la moindre prudence... Discret sismographe de son temps, il nous laisse une œuvre dans laquelle des époques entières se reflètent et se lisent aujourd'hui, à distance. La vie de Stravinsky n'est pas que le roman d'un homme : c'est le roman d'un siècle.





## De l'enfant à l'oiseau

## UN ENFANT

**I**GOR STRAVINSKY est né le 17 juin 1882, à midi, villa Khoudvintzev, rue Suisse, dans une petite station balnéaire à 40 kilomètres de Saint-Pétersbourg, où ses parents étaient en vacances : Oriannenbaum. Aujourd'hui rebaptisé Lomonossov, le bourg a conservé un joli palais baroque des années 1720. Mais inutile de s'y arrêter trop longtemps, on n'y reviendra pas. De sa mère, Anna, on sait peu de choses, sinon qu'Igor s'en occupera toute sa vie avec une sorte de piété filiale confinant parfois à la dévotion, et qui manifestement lui tiendra lieu d'affection.

Son père, Féodor, est mieux connu : et pour cause, il fut une grande voix de l'opéra russe. Première basse chantante au théâtre impérial, le célèbre Mariinsky de Saint-Pétersbourg, il a été

parmi les premiers à chanter le rôle-titre de *Boris Godounov* dans l'opéra de Modeste Moussorgski. Au surplus remarquable comédien, avec soixante-six rôles à son actif dans un répertoire pour le moins vaste : Mozart, Rossini, Meyerbeer, Verdi, Glinka... Igor dira de lui : « C'était un merveilleux artiste, à la technique surprenante acquise en étudiant la méthode italienne ; s'il avait pu voyager hors de Russie, nul doute que sa renommée aurait égalé celle d'un Chaliapine. »

Toute la famille habite Saint-Pétersbourg, 66, canal Krioukov, en face d'une prison paraît-il, et à deux pas du Mariinsky. Féodor reçoit beaucoup, surtout des artistes et des intellectuels. Parmi ses plus proches amis, le célèbre écrivain Féodor Dostoïevski est mort peu avant la naissance de notre compositeur, mais a laissé de nombreux souvenirs dans la famille. Igor écrira à son sujet : « Dostoïevski avait constamment besoin d'argent. C'est en tout cas ce que racontait ma mère. Il donnait à mes parents des séances de lecture de ses œuvres que ceux-ci encourageaient gentiment, tout en se plaignant secrètement du profond ennui dans lequel elle les plongeait... Il n'empêche : j'estime qu'il est le plus grand écrivain russe – après Pouchkine. »

Igor n'est pas un enfant très heureux. Son père, qu'il admire, est peu expansif. Sec, autori-

taire, avec des accès de colère incontrôlés, dont Igor héritera. « Il ne me montrait de tendresse que lorsque j'étais malade. » Sa mère, rigide, ne trouvera un peu d'affection pour son fils qu'après la disparition de ce mari trop sévère. Troisième d'une fratrie de quatre, ses rapports avec ses frères aînés seront toujours froids, voire inexistantes. Il ne les aime pas, et s'en cache à peine. Il lâchera un jour à leur sujet un lapidaire : « Ils m'ennuyaient. » En revanche, il est très attaché à son frère cadet, Gouri. Surtout, il adore sa gouvernante, venue des lointains territoires germaniques : Bertha, « Bertouchka » comme on l'appelle, grâce à qui l'allemand devient pour lui une seconde langue maternelle. Elle l'accompagnera jusqu'à sa mort à elle, en 1917. Et sera, du propre aveu de Stravinsky, l'être qu'il pleurera le plus.

Le petit Igor est de santé fragile. Toute sa vie, le sport lui sera interdit – ce qui ne l'empêchera pas de faire beaucoup d'exercice. À l'adolescence, il contractera même la tuberculose, dont il subira toute sa vie les séquelles. Écolier médiocre, solitaire, il s'ennuie ferme sur les bancs de l'école. Seule véritable attraction, en se promenant avec Bertouchka sur les quais de la Moïka, il voit de temps à autre passer le tsar Alexandre III : « Il était grand et fort. Il occupait tout l'arrière d'une voiture conduite par un cocher de même dimension,

dressé sur son siège avec un énorme derrière qui avait l'air d'une citrouille. Il répondait aux acclamations en élevant la main vers son front : mon frère et moi le saluions et nous recevions le salut du tsar. Nous étions très importants. »

Le bonheur, c'est quand vient l'été. Toute la famille se rend à 1300 kilomètres au sud, dans la datcha familiale d'Oustiloug, en Ukraine, pas loin de la frontière polonaise. Dans ses *Chroniques de ma vie*, Igor place là son premier souvenir. Il a trois ans. Un vieux paysan à l'allure redoutable amuse les enfants en chantant une petite mélodie qu'il rythme d'un bruit de sa paume sous son aisselle ; bruit douteux qu'Igor qualifie de « baiser de nourrice », et qui fait beaucoup rire la marmaille... Il se souvient encore des chants des femmes du village qu'il reprend, très juste, pour la plus grande fierté de la famille. C'est là, prétendra-t-il, « que je pris conscience de moi-même en tant que musicien ».

## COMMENT ON DEVIENT MUSICIEN

L'ORIGINE, il faut donc la chercher dans une musique traditionnelle, paysanne, terrienne, et un brin canaille. Mais pas seulement. En janvier 1890, Stravinsky assiste à l'une des premières



ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

